Henri FLOURNOY

Symbolismes en psychopathologie.

Quelques remarques sur le symbolisme dans l'hystérie.

Extrait des Archives de Psychologie, T. XVII, Nº 67 (avril 1919).

SYMBOLISMES EN PSYCHOPATHOLOGIE

Par M. le D' HENRI FLOURNOY

Ancien assistant des Cliniques médicale et psychiatrique de Genève et de l'Hòpital Johns Hopkins, à Baltimore (Etats-Unis).

Un des mérites des Ecoles de Vienne et de Zurich est d'étudier les symptòmes de pathologie mentale non seulement au point de vue descriptif, mais de rechercher encore quelle peut être leur signification. En psychologie normale tout le monde admet qu'un acte, une attitude, un geste - qu'ils s'accompagnent ou non d'une idée réfléchie et consciente — ont en général un sens. Ils servent, par exemple, à exprimer un état d'âme momentané ou permanent; ils trahissent quelque préoccupation à l'insu de l'individu, ou bien ils visent un but déterminé. Dans tous les cas, ce ne sont ni des phénomènes fortuits, ni de simples dynamismes physiologiques comparables à un tremblement sénile ou à une contracture tétanique. Leur mécanisme est différent; il implique l'existence d'un contenu psychique, sans lequel le phénomène n'aurait pas lieu. Si banale que cette vérité paraisse, elle est cependant moins facile à admettre dès qu'il s'agit de faits pathologiques; c'est qu'alors les réactions sont si étranges et inexplicables à première vue, qu'on a de la peine à leur attribuer une signification intrinsèque. On les considère simplement comme des effets ou des accidents de la maladie, n'ayant pas de valeur en eux-mêmes. Pourtant, lorsqu'on analyse les pensées du sujet, on constate dans certains cas que tel ou tel symptôme prend un sens; si l'on approfondit, d'autres à leur tour deviennent plus clairs, et ainsi de suite. Peu à peu le trouble entier finit par recevoir une explication suffisante; d'extraordinaire et énigmatique qu'il était au début, il devient intelligible au point de vue psychologique.

Un des phénomènes qui fait le plus obstacle à la compréhension d'un symptòme, c'est celui du *symbolisme*. Dans la vie courante, il nous arrive constamment de remplacer le langage formulé par

un geste, comme lorsque nous hochons la tête en signe de dénégation. Pour communiquer nos idées, nous recourons d'autres fois à une image — celle de l'ours mal léché, par exemple — ou à un seul mot, une exclamation ou un juron, qui en disent plus long que toute une phrase. Dans ces diverses circonstances nous nous exprimons donc par symboles, et si nous saisissons du premier coup le sens de ces derniers, c'est parce que leur usage est si fréquent qu'ils sont devenus conventionnels, collectifs pour ainsi dire.

Les figures symboliques sont encore abondamment employées dans les arts, la peinture, la poésie surtout, à laquelle elles confèrent une puissance évocatrice qui manque à la langue habituelle. Elles constituent aussi la trame de presque tous les rêves. Dans certains états morbides ce mode d'expression est le seul qui subsiste, et il s'accentue. L'individu se met à créer, à tirer de son imagination personnelle des symboles nouveaux qu'il multiplie à son gré. Dès lors il ne peut plus être compris par son entourage: il est fou... il déraille. Il est malade en effet; mais si l'on scrute attentivement, on peut découvrir que ses actes, ses hallucinations et son galimatias ne sont pas dénués de sens.

Nous possédons plusieurs moyens pour déchiffrer les symboles. Tantôt le sujet les explique lui-même (voir notre 5^{me} cas), tantôt il fournit des associations révélatrices (2^{me} et 4^{me} cas). D'autres fois une analyse plus ou moins minutieuse est nécessaire pour mettre sur la voie (3^{me} cas). Plus rarement, c'est l'évidence même qui saute aux yeux (4^{er} cas, première partie du rêve). La plupart du temps il faut combiner divers procédés et combler les lacunes par des suppositions. Cela revient en somme à un travail d'interprétation, dans lequel le flair joue souvent un grand rôle. Que nous sommes loin des mathématiques! C'est à bon droit que l'on reproche à ce genre de recherches le côté arbitraire et peu sûr qui leur est inhérent, de même que leur inutilité pratique dans bien des cas. Est-ce une raison pour les négliger?

Sans doute, il vaudrait mieux s'abstenir d'hypothèses et n'employer que des méthodes infaillibles. Qu'on les découvre! — en se souvenant que celles qui permettent d'explorer un domaine ne sont pas toujours praticables dans un autre. Où en seraient les sciences médicales si on exigeait d'elles des précisions et des preuves

¹ VULLIAUD, Le symbolisme du geste, Bulletin de la Société des Sciences Anciennes, Paris, décembre 1911.

semblables à celles dont les physiciens ne peuvent se passer dans leurs observations? En psychopathologie comme ailleurs il faut tendre à la plus grande exactitude possible; mais là où aucun procédé absolument rigoureux ne peut être utilisé, est-ce une faute de s'adresser aux seuls moyens d'investigation disponibles, même s'ils sont remplis d'écueils — quitte à se tromper et à reconnaître l'erreur?

1. Symbolisme d'un rêve de psychopathe.

M. B..., célibataire de 29 ans, homme cultivé, souffre d'un certain nombre de tendances anormales qui font de lui un psychopathe et le gênent beaucoup. Il éprouve entre autres, depuis plusieurs années, une forte attraction sentimentale pour un contemporain, M. Z..., lequel ne s'en doute du reste pas, B. ne lui en ayant jamais rien laissé entrevoir. B. est très tourmenté par cet état de choses, et sa préoccupation augmente encore du fait qu'il aimerait pouvoir se marier; mais il se rend compte qu'il ne peut en réalité songer à une entreprise conjugale tant que ses pensées sont exclusivement tournées vers Z. Malgré ses efforts il n'arrive pas à s'en détacher; il est obsédé, poursuivi, hanté par l'image de Z., d'autant plus que les circonstances l'obligent à entretenir avec celui-ci une correspondance d'affaires assez suivie. En somme il l'aime malgré lui, et comme une situation pareille lui répugne, il cherche à s'en défendre.

Il lutte moralement. A une période où la lutte était particulièrement forte, il apprend tout à coup, le 17 août, les fiançailles de son ami C... avec une personne qui lui est du reste indifférente. Cette nouvelle le bouleverse; il ne peut, en effet, s'empêcher de faire un parallèle entre le bienheureux C. et lui — le malheureux psychopathe toujours en proie à des combats intérieurs. Ceci plonge notre malade dans le noir; et comme, par surcroît, il doit écrire le même jour à Z., il n'arrive décidément pas à distraire ses pensées de leur cercle vicieux. Il sent un profond désespoir; sous l'influence du découragement il se laisse aller, vers la fin de la journée, à son obsession amoureuse pour Z., et c'est dans cet état d'âme très particulier, qu'il va se coucher. A l'approche du sommeil ses fantaisies imaginatives et instinctives prennent de plus en plus le dessus, et B. a l'impression très nette de s'être endormi ce soir-là en se représentant que Z. se trouvait dans son lit, qu'ils se possédaient l'un l'autre et qu'ils s'embrassaient.

Réveil brusque à 3 ½ heures du matin, avec effroi indescriptible. B. vient de faire un abominable cauchemar qu'il a rédigé sur le champ, car je lui avais demandé de m'écrire quelques rêves. En voici la description:

« 1º Partie très vague: Dans une chambre nuptiale je m'efforce, mais sans y arriver, de coucher avec la fiancée de C., qui est censée être ma femme.» « 2º Partie très nette: Dans ma chambre habituelle, je suis dans mon lit. Dans l'angle qui est en face, je vois un autre lit où se trouve Z. Je lui dis une phrase qui fait allusion à mes pensées à son égard, et qui a vaguement le sens d'une proposition. A cet instant je le vois sortir de son lit comme fou, presque tout nu, à peine revêtu de sa chemise; il se précipite vers la fenêtre, puis vers mon lit, pour m'étrangler (on m'a raconté hier une histoire d'étranglement entre fous). Je réalise instantanément quel va être mon sort, mais je ne fais aucune tentative pour me défendre, étant absolument figé par la terreur¹. Au même instant, et avant qu'il m'ait touché, je me réveille en sursaut. L'effroi, la terreur indescriptible que j'éprouve de cette scène qui vient de se dérouler comme un éclair, atteint un degré que je n'ai jamais connu; elle s'accompagne de chair de poule et de frissons, je me sens glacé. Au bout de quinze minutes environ j'ai retrouvé tout mon équilibre, je me lève, je cherche un crayon et j'écris ceci.»

La première partie de ce rêve s'explique d'elle-même. B. y réalise son ambition de se marier en prenant tout bonnement la place de son ami C., et en s'appropriant sa fiancée. Mais cela ne réussit pas. Après cet échec, c'est le désir instinctif et anormal qui reprend le dessus et qui constitue la deuxième partie du rêve, beaucoup plus nette. B. se trouve dormir dans la même chambre que Z., et voici que tout à coup il lui fait une allusion dont le sens est bien clair. La fantaisie imaginative cherche donc à rééditer pendant le sommeil ce qu'elle avait fait quelques heures auparavant dans la veille sous forme d'obsessions, alors que, juste avant de s'endormir, B. s'était figuré posséder et embrasser l'objet de son amour. Mais sa personnalité onirique, aussi bien que sa personnalité consciente, ne permet pas que les choses aillent si loin; elle se défend par des moyens à elle. Au lieu de céder, dans le rêve, aux penchants anormaux qui le tentent, B. emprunte le motif d'un incident qu'on lui avait raconté la veille, pour résoudre le problème d'une façon dramatique il est vrai, mais qui n'a rien d'infamant ni pour lui ni pour Z. : il va mourir de la main même de son bien-aimé devenu fou. On trouve ici, dans toute sa splendeur,

¹ Dans toutes les citations de cet article, c'est moi qui souligne.

un thème que l'on s'attendrait à voir plutôt sur une scène, et qui s'accompagne d'un état émotif extraordinairement violent; c'est une terreur indescriptible, telle que le malade n'en avait jamais éprouvé.

Ce cauchemar montre d'une façon presque schématique certains processus que Freud a distingués dans l'élaboration du rêve. La « condensation » a pour résultat de le rendre rapide, laconique, souvent bref comme un éclair, malgré la masse d'idées et de sentiments qu'il contient, et dont plusieurs se fondent souvent en un même symbole. La «dramatisation » consiste en ce que les désirs ou instincts ne s'expriment pas dans le rêve en un langage formulé et abstrait, comme celui de la pensée réfléchie. C'est une succession d'images hallucinatoires tragiques, comiques, souvent grotesques, au milieu desquelles l'individu joue son rôle à la manière d'un acteur dans une œuvre de théâtre. Le phénomène du « déplacement » a pour effet d'attacher à certains éléments du rêve un état affectif qui ne leur appartient pas en propre. Sans doute il est logique d'éprouver de la terreur lorsqu'on sent que l'on va être étranglé; mais dans la réalité il ne pouvait être question d'une chose pareille pour B., et il n'avait aucune raison d'en avoir peur. Et cependant l'angoisse terrible qu'il a éprouvée n'était que trop véritable; comme une telle impression ne se crée pas de toutes pièces, elle devait découler d'autres sources, antérieures et plus profondes. C'était bien, en effet, une vieille appréhension — une terreur latente de l'avenir - qui s'accumulait chez lui depuis une longue période, et qui avait atteint son comble dans la journée précédente, alors qu'il s'était trouvé dans l'insupportable impasse sentimentale décrite plus haut. Cet état affectif a pu s'exprimer, faire explosion tout à coup, grâce aux figures effrayantes et irréelles fournies par l'imagination onirique, comme celles de la folie et du meurtre.

La signification du cauchemar est peut-être plus simple encore. Dans la première partie, B. révèle sans déguisement l'issue normale à laquelle il voulait aboutir. Mais pour cela ses attraits anormaux pour Z., représentés dans la seconde partie — c'est-à-dire les éléments morbides de son être — devaient périr. Un bouleversement de ce genre est-il possible sans angoisse?

De toute façon le rêve présente, d'une manière synthétique et fort claire, les problèmes fondamentaux qui agitaient M. B., à cette époque; il les résume et les résout en images. Il les symbolise.

2. Symbolisme d'un épisode hallucinatoire.

M^{11e} Ida D., une jeune fille de 16 ans appartenant à un milieu modeste et très peu instruit, travaille depuis une année dans un atelier à l'entière satisfaction de ses patrons. Tout à coup, le 11 décembre 1917 dans l'après-midi, elle se met à pousser des cris, prétendant qu'une main la serre à la gorge et qu'elle va étouffer; elle se précipite vers la fenêtre, mais on la retient. Elle déclare aussi voir un fantôme sans bras sur la porte, et en soutient la réalité malgré les dénégations de ses camarades et de la contremaîtresse. Puis elle se tranquillise et se comporte normalement le reste de la journée ainsi que le lendemain. Le surlendemain matin, à peine arrivée à l'atelier, Ida entend une voix qui lui dit «lève-toi, marche»; ensuite elle voit du sang à ses mains et, bien que les autres employées lui affirment qu'il n'y en a point, elle le voit si nettement qu'elle va se laver. Elle aperçoit aussi, dans le vide, un chat grisâtre qui l'appelle, et elle lui ouvre la porte comme pour le laisser passer. Le directeur de l'atelier, craignant que ces hallucinations se répètent et effrayent les autres ouvrières, décide d'adresser Ida à un médecin. On me l'amène le jour même (13 XII 1917).

La malade paraît être en bonne santé physique, à part un léger goître et un nystagmus congénital; réglée depuis sa treizième année. Son père, sa mère, et deux frères, sont bien portants. Il n'y a ni hérédité fâcheuse ni alcoolisme dans la famille. Au point de vue mental on n'a jamais rien constaté de particulier et, au dire de sa mère, Ida aurait toujours joui d'un tempérament très calme. A ma demande elle décrit tranquillement ce qu'elle a ressenti, et comme tout le monde a cherché à la convaincre qu'aucune des choses vues ou entendues n'existait en réalité, elle est anxieuse de savoir si quelqu'un a pu lui faire éprouver ces impressions à distance par quelque procédé mystérieux, magnétique ou outre. Après l'avoir rassurée sur ce point, je lui prescris une semaine de repos à la maison, pendant laquelle elle se sent parfaitement bien. Ensuite elle reprend son ouvrage sans difficulté. Le sommeil a toujours été bon, sans rêves d'aucune sorte. Ayant revu Ida un an plus tard, j'ai constaté qu'elle continuait à se bien porter; les hallucinations ne s'étaient jamais reproduites.

L'analyse de son cas, faite au cours de sept consultations (du 13 XII 1917 au 2 I 1918), à fait découvrir les faits suivants :

Ida déclare être devenue un peu nerveuse et impressionnable

depuis quelques semaines, à la suite d'une tentative de séduction dont elle aurait été victime au début d'octobre 1917. Un dimanche soir un ouvrier l'invite dans un café avec un ami; et, pendant qu'elle danse, on lui met, croit-elle, quelque chose dans son verre. Après cela, ils sortent tous les trois pour faire un tour; elle ne savait plus bien ce qu'elle faisait. Tout à coup elle se sent prise par la gorge et jetée à terre. « Après, dit-elle, je ne sais pas ce qu'ils m'ont fait. Je suis rentrée chez moi, c'était 11 1/2 heures... Ma mère, en me voyant, a tout de suite remarqué que j'avais un air peureux et endormi, car elle constatait qu'à chaque instant je regardais derrière moi; et je lui répondis que je n'avais rien fait du tout, car je ne voulais rien lui dire de peur d'être grondée ». Le lendemain en se levant elle remarque qu'il y a du sang à ses vêtements, ce qui lui fait grand peur. « Puis, continue-t-elle, un mois s'écoula, mais mes règles n'étaient pas de retour [début de novembre 1917]; au bout de trois jours, ne les voyant pas venir, j'en ai parlé à une femme de l'atelier qui m'a donné de la tisane et des lavements. Quatre jours après, mes règles étaient revenues, et ce fut une joie pour moi, car sans cela j'aurais dù avertir ma mère ». Ensuite un autre mois s'écoule; et c'est au moment où elle attend ses règles qui lui semblent être de nouveau en retard, qu'elle a subitement, en pleine veille, les hallucinations précises rapportées ci-dessus. Elle en a toujours donné le même récit, dont les points objectifs concordent avec les détails fournis par les personnes de l'atelier. Voici sa description :

Le 11 décembre après-midi «j'étais en train de penser à cette séduction, quand j'ai senti tout à coup une main me prendre à la gorge comme si elle voulait m'étrangler; et trois fois en un quart d'heure elle m'a fait cela. Ensuite je me sentais très bien, quand tout à coup un fantôme parut devant moi et roulait ses grands yeux; j'ai eu tellement peur que j'ai ouvert la fenêtre pour me jeter en bas, mais les ouvrières me tinrent et le fantôme a disparu. Et voilà que j'étais de nouveau très bien. » Le surlendemain (13 décembre), au matin, «j'avais tellement chaud que je croyais que j'étouffais. Autour de moi une voix me disait brusquement : lève-toi et marche ; et je regardais mes mains : elles étaient pleines de taches de sang. Je les ai montrées à mes camarades, qui m'ont répondu que ce n'était pas vrai, que je me faisais des idées; mais malgré cela j'ai été me les laver, et les taches partirent. Je suis retournée m'asseoir à ma place; et j'avais de nouveau des étouffements quand tout à coup un chat grisatre apparut à mes yeux en me montrant la porte. Je me mis à le suivre, mais le contremaître m'arrêta, et le chat disparut. Et voila que j'étais de nouveau bien. Mais j'avais encore peur ; il me semblait toujours que ces deux ouvriers me prenaient par derrière.» [C'est

le même jour, dans l'après-midi que viennent ses règles impatiemment attendues. Notons ici que le 9 décembre Ida avait assisté à une représentation de cinématographe («Ravengar») qui l'avait beaucoup impressionnée.]

Ouel peut être le sens de ces diverses hallucinations? La main qui la prend à la gorge lui rappelle d'emblée la tentative de viol dont elle dit avoir été victime, et à laquelle elle pensait à cet instant. Cette sensation subite et angoissante, sur l'origine de laquelle il n'y a pas à se méprendre, fait présumer que la suite aura aussi affaire avec la tentative dont il s'agit. Voyons ce qu'il en est. La vision du spectre « sans bras, sans corps, sans figure nette », consistait surtout en « deux yeux qui me regardaient, comme ceux du fantôme du film « Ravengar »; il y apparaît pour regarder les criminels et leur dire: tu as fait du mal, tu dois l'avouer ». Quant aux paroles « lève toi et marche », Ida les a vues aussi écrites dans ce film; elles sont censées sortir de la bouche du même spectre et s'adresser également à une personne qui doit aller dénoncer un délit. Jusqu'ici il ressort déjà de l'étude de cette scène hallucinatoire que notre malade y figure non seulement comme une victime prise à la gorge, mais encore comme une coupable, puisque le fantôme surgit pour la regarder elle, et lui parler en juge.

Vient ensuite la partie la plus frappante de cet épisode : les taches de sang sur les mains. Que représente une telle image? Interrogée à ce sujet, Ida répond: Ce sont les assassins, ceux qui ont fait une faute, qui ont du sang aux mains... « Quand j'ai vu mes mains tachées de sang, je me suis demandé d'abord si j'avais assassiné quelqu'un; et comme je n'avais assassiné personne, je me suis demandé si j'étais indisposée par les mains... Je me disais que c'était comme si mes règles sortaient par là ». On retrouve donc, en premier lieu, dans cette vision, le même sentiment de culpabilité que dans celle du fantôme. Rendue attentive à ce fait, Ida reconnaît que depuis son agression par les deux ouvriers elle a été poursuivie par l'idée qu'elle devrait avouer cette aventure à sa mère comme une faute. On comprend que cette préoccupation ait pris une intensité spéciale à ce moment. Impressionnée, d'une part, par la représentation de cinématographe où il s'agissait de coupables devant aller se dénoncer - angoissée, d'autre part, au sujet de son indisposition qui tardait à venir, - notre malade se demandait plus que jamais si elle n'avait pas eu tort de cacher la chose à sa mère. Comme Ida souhaitait en outre ardemment le retour de ses époques, l'image de sang aux mains — symbolisant à la fois la faute et le retour des règles — se trouve être doublement significative. C'est le cas de dire que la fantaisie hallucinatoire, en choisissant ce symbole, a fait d'une pierre deux coups '.

En ce qui concerne la vision du «chat grisâtre», je n'ai pas obtenu de données qui me permettent d'en préciser le sens. Certaines associations fournies par la malade, entre autres celles de «chat-rusé» et de «grisâtre — qui n'est pas blanc comme l'innocence», laissent le champ libre à plusieurs hypothèses. Quoi qu'il en soit, les éléments de cet épisode dont la signification a pu être établie ont suffi pour entraîner deux conséquences pratiques:

1º Ida a compris que ses préoccupations intimes causées par la tentative de viol, et avivées dans la suite par le spectacle de cinématographe, rendaient suffisamment compte de ce qu'elle a cru voir et entendre, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir des stratagèmes magnétiques ou autres.

2º Après avoir mis son sentiment de culpabilité en évidence d'une façon si indéniable, elle a réalisé qu'il ne lui était guère possible de se faire passer plus longtemps pour une « victime innocente » des deux ouvriers. D'elle-même elle a fini par raconter en toute franchise son aventure — dont elle avoua n'avoir jamais rien oublié du tout — et par y reconnaître sa part de responsabilité.

On comprend de mieux en mieux qu'Ida ait eu des raisons de se juger fautive. Ce sentiment peu agréable, elle le réprimait autant que possible; mais, à la faveur de circonstances propres à le réveiller, il est devenu tout à coup assez intense pour se donner une issue — une expression anormale — sous forme symbolique et hallucinatoire.

3. Symbolisme d'un spasme hystérique 2.

M. F..., 34 ans, célibataire, entre à l'hôpital le 4 janvier 1916. Faisant d'abord comprendre par des signes qu'il est muet, il finit par s'exprimer. Les mots choisis sont exacts, mais la parole est embarrassée, emphatique, et s'accompagne d'une déviation de la face à gauche. Après les examens habituels, on porte le diagnostic de spasme hystérique. Les jours suivants l'état s'améliore

² Cas observé à la Clinique médicale du Prof. Bard, à Genève.

¹ Comme symbole de culpabilité et de remords, cette figure apparait dans une des scènes de *Macbeth* (Acte V, Sc. I). Après avoir poussé son mari à assassiner le roi Duncan et avoir touché elle-même le sang de la victime, Lady Macbeth finit par perdre la raison et devient hallucinée: elle voit ses mains tachées de sang, et fait le simulacre de les laver sans cesse.

d'une façon continue, et lorsque le malade rentre chez lui le 8 février, il peut parler couramment, mais toujours avec un peu d'emphase, comme s'il prêchait. De temps en temps il s'achoppe à une syllabe; la déviation de la face a beaucoup diminué, et on constate souvent que les commissures labiales sont symétriques au cours de la parole. Le malade, qui est un homme instruit, donne de ce qui lui est arrivé un récit dont je reproduis les principaux passages 1:

«Un matin, le 1er janvier 1916, je me lève, et en voulant me laver j'ai eu l'idée de me parler à moi-même, parce que je sentais quelque chose d'anormal: un sentiment de paralysie dans cette région des lèvres et de la langue. J'ai essayé de parler, mais je ne pouvais pas. Je suis resté un long moment sans pouvoir parler, parce que j'étais trop ému. Alors j'ai écrit à mon père: «Je suis paralysé, je ne peux pas parler». J'ai pleuré parce que j'ai cru que c'était pour toujours. Puis mon père a regardé dans le Dictionnaire de médecine Larousse, et on a lu la description de la paralysie de la langue, mais ça ne m'a pas effrayé. J'ai lu que l'évolution durait de trois mois à trois ans, qu'en général on meurt par les poumons ou par le cœur. On disait aussi que la langue s'atrophie. Mais tout cela ne m'a rien fait, cela ne m'a pas fait peur, parce que j'avais l'espoir que ce n'était pas tout à fait mon cas. Seulement j'étais anxieux de savoir si quelquefois on se guérit, ou bien jamais. Tout à coup je me suis rappelé que pendant la nuit j'avais eu ce rève: j'avais une crise d'épilepsie, et je me demandais comment cela pouvait m'arriver à moi; je me suis insurgé là-contre, je disais: «Mais non, ce n'est pas pour moi, ce n'est pas une maladie que je puisse avoir»; [F. entend par là que l'épilepsie est une maladie humiliante qui n'atteint que des tarés ou des alcooliques, - donc pas lui]. «Sitôt que je me suis rappelé ce rêve dans la matinée, je me suis rendu compte qu'il avait peut-être un rapport avec ce qui m'arrivait. J'ai déjà eu plusieurs rêves prophétiques : il y a quelques mois, au milieu de la nuit, j'ai été frappé comme par la foudre, avec des palpitations terribles. Tout de suite j'ai eu l'apparition de trois personnes en noir, j'ai eu des frissons et j'ai pleuré, parce que je savais qu'une personne mourrait bientôt. Trois ou quatre semaines plus tard mon meilleur ami est tombé malade, et il est mort un mois après. Il ne pouvait plus parler avec la bouche tout à fait comme moi, c'est curieux! — Je l'ai soigné trois semaines environ; j'allais tous les jours lui tenir compagnie; malgré la différence d'âge on était grands amis. (Il s'agit d'un M. G..., mort à 66 ans, en décembre 1915).»

¹ J'ai eu l'occasion de revoir M. F... au bout de trois ans; il était bien portant et n'avait pas eu de rechute. Mon but étant d'exposer la signification psychique de son trouble, je laisse de côté les antécédents médicaux et les détails cliniques du cas. Il me semble du reste que le diagnostic d'hystérie — toujours discutable — ne doit pas faire exclure l'existence de facteurs organiques (histologiques, toxiques etc.) qu'il faut déceler par tous les moyens possibles. Cela n'infirme en rien la nécessité d'étudier aussi les faits mentaux en eux-mêmes, comme s'ils relevaient de la psychologie courante. Un pied de nez ou un haussement d'épaules ont beau résulter d'un ensemble de mécanismes nerveux et musculaires, il n'en reste pas moins vrai que leur cause réside avant tout dans la disposition d'esprit de celui qui est en train de les faire. Il en est de même pour nombre de réactions anormales dont le sens nous échappe à première vue, simplement parcequ'elles différent d'un malade à un autre, et que nous n'y sommes pas accoutumés.

Les passages que j'ai soulignés montrent quels facteurs ont pu fournir des éléments de suggestion et d'imitation à F. D'emblée il a attribué une grande importance à sa maladie, contrairement à son père : « Il était très indifférent, il a eu l'air de trouver assez naturel. Je m'attendais à un petit élan d'affection, de pitié; mon père devait venir avec moi chez le médecin et montrer qu'il était un peu inquiet. J'ai été dans l'angoisse presque trois jours, l'appui me manquait, je me sentais complètement isolé: »

L'analyse, bien que très incomplète, des pensées et sentiments du malade, faite au cours de son séjour à l'hôpital, montre que son état n'était pas exclusivement le produit aveugle de certaines suggestions ou imitations, mais qu'il avait à l'origine un sens, une valeur symbolique, ce qui a contribué à le fixer. Frappé d'abord par la parole emphatique et cérémonieuse de F., contrastant avec la phase initiale de mutisme, je le prie d'en rechercher la cause. C'est en effet, avec un rictus étrange, un des symptòmes dont il peut le mieux se rendre compte lui-même : « Je parle avec de l'emphase, il me semble tout le temps que je fais un grand discours... pourquoi est-ce que je ris à tout moment ; les moindres choses-ridicules me font rire?» Cette parole emphatique s'est manifestée à l'hôpital; or l'état émotif dominant chez F., sitôt qu'il s'est trouvé dans une salle commune, a été un sentiment d'humiliation d'être au milieu de gens du peuple qui n'avaient pas l'air de se douter de sa supériorité à lui, homme cultivé s'intéressant à des problèmes de tout genre et ayant même des ouvrages sous presse. En somme il a senti qu'il n'était pas apprécié à sa juste valeur, ce qu'il exprime très bien en disant qu'il était un « déchu intellectuel ». La parole emphatique, qui permet de se distinguer du commun des mortels en leur prêchant, semble être un moyen facile de compenser cette impression pénible de déchéance. C'est l'explication psychologique la plus simple, et je la hasarde délicatement à F., pour ne pas blesser son amour-propre.

Trois jours plus tard il me dit: « Cette explication a fait taire un doute, a contenté, tranquillisé mon esprit; je l'ai trouvée très suffisante pour moi. Elle ne me plaisait pas beaucoup, parce que ce n'était pas un éloge de reconnaître que j'avais employé cette sorte d'artifice pour sauver les apparences, pour me donner des airs... Cette hypothèse m'a paru ingénieuse; maintenant j'ai beaucoup moins d'emphase parce que vous avez éclairé mon esprit sur ce point... J'ai pris plus de sérieux; ces crises de rire ont disparu.

Mais en passant devant les malades j'ai encore une tendance à rire, je me sens un peu honteux. » F. admet que cette tendance à rire, coïncidant avec un sentiment de honte, n'est probablement pas autre chose aussi qu'une réaction contre ce sentiment lui-même, l'analogue du « rire jaune » des enfants.

Ce premier essai d'analyse, qui ne portait que sur des symptômes secondaires, a prouvé que F. n'était pas hostile à une interprétation psychologique de son cas. Aussi l'ai-je engagé à rechercher quel était son état d'esprit immédiatement avant l'éclosion de la maladie. Il a complété alors le récit donné plus haut par les renseignements suivants :

Habitant une commune suisse, il était arrivé le 28 décembre chez son père domicilié dans une ville voisine, pour y passer les vacances de Nouvel-An. «J'ai couché, dit-il, dans une chambre où ma mère était morte il y a quatre ou cinq ans. J'avais l'impression tout le temps que cela m'émotionnait trop de dormir dans cette chambre, que je pouvais m'attirer quelque chose de dangereux. Je sentais qu'il aurait fallu changer de chambre, mais je n'en disais rien, pour ne pas faire de difficultés. Pendant cette nuit il n'y avait que mon père et moi dans l'appartement. » Et plus loin : « Dans la chambre où je couchais depuis le 28 décembre, j'ai eu 1º Une appréhension de dormir là où ma mère était morte. 2º Une sorte de frayeur instinctive d'être seul dans le même appartement que mon père. Cette deuxième appréhension, beaucoup plus importante que la première, consiste en ceci: je pense que mon père peut devenir subitement fou et alors tuer ceux qui seront à sa portée. Cette frayeur d'être tué par quelqu'un, je ne l'ai jamais eue que vis-à-vis de mon père. Il y a eu chaque soir une lutte pour coucher dans cette chambre, et ce soir-là, le 31 décembre, l'appréhension a été plus forte sans aucune raison, et j'ai décide de fermer la porte à clef. C'est cette nuit que j'ai eu un rève [celui de la crise d'épilepsie] et c'est le lendemain que j'étais malade.»

Il est donc bien clair que les sentiments de F. à l'égard de ses parents ont occupé une place prépondérante dans son esprit à la veille de sa maladie. Celui d'hostilité paternelle surtout, qu'il ait été justifié par l'attitude réelle du père ou simplement grossi par l'imagination du fils, était particulièrement intense. C'est pourquoi je prie F. de décrire plus en détail les sentiments que lui inspire son père. Il m'apprend alors qu'à celui de la peur, qui était marqué dans l'enfance et a persisté ensuite dans certains rèves¹, est venu

¹ A plusieurs reprises, notamment depuis ses fiançailles qui n'ont du reste pas abouti, le malade a fait des séries de rêves stéréotypés: Il s'enfuit devant son père sur des toits, dans des cours, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un abri pour échapper à cette poursuite angoissante et effrénée. Préoccupé par l'insistance de ces cauchemars — qui dénotent un «complexe d'Oedipe» peu banal — et ne pouvant pas se les expliquer, il a fini par y voir des présages funestes. Chaque rêve le suggestionnait à nouveau et enracinait en lui l'idée de l'hostilité de son père, lequel pourrait bien le tuer. Le malade n'avait osé parler de cela à personne d'autre qu'à M. G.... son aîné et son soutien moral — l'ami précisément qui est mort paralysé en décembre 1915, peu avant le début du trouble de F.

s'ajouter ces dernières années un sentiment de concurrence intellectuelle, avec dédain réciproque. F. vient en effet de faire paraître quelques publications qui ont eu un certain succès, mais qui n'ont point reçu de son père l'approbation désirée : « Il ne m'a jamais attribué du vrai talent, il est plutôt opposé à mes travaux, je crois qu'il a peur que ça lui porte ombrage. » La rivalité existe aussi pour leurs talents oratoires, le père donnant des cours et son fils cherchant à cultiver l'art des conférences et de la diction. Le père aurait laissé poindre parfois une certaine jalousie et s'est même abstenu d'assister à une représentation organisée par son fils, ce dont ce dernier a été très piqué : décidément ses talents ne sont pas appréciés à leur juste valeur! Au lieu d'être appuyé dans ses activités intellectuelles dont il se fait une haute idée, F. se sent dédaigné. Cette impression est du reste ancienne : « Toute ma vie, dit-il, mes parents ont exercé une sorte de tutelle genante et malveillante, une sorte d'opposition systématique à mes désirs, prétendant tous les jours que je ne ferais jamais rien de bon et que j'avais tous les défauts. Ils me méprisaient et me considéraient comme le moins doué. »

Telles étaient les pensées dominantes de F. et les circonstances particulières dans lesquelles il se trouvait, lorsqu'il a été atteint de paralysie de la parole. Voyons si nous pouvons, d'après les données sommaires exposées ci-dessus, reconstituer la genèse de sa maladie et en résumer le sens.

RÉSUMÉ. (Rôle étiologique des sentiments du malade vis à-vis de ses parents. Le rêve de l'attaque d'épilepsie, prodrome de la maladie, ou ébauche avortée. La « paralysie de la parole », réaction inconsciente visant un but déterminé. La « conversion », phénomène constituant le trouble hystérique.) - Arrivé en ville le 28 décembre 1915 afin de passer quelques jours de vacances chez son père qui habite seul, F. est obligé de coucher dans la chambre où sa mère était décédée quatre ou cinq ans auparavant. Il accepte à contre-cœur, obsédé par l'idée qu'il va lui arriver un malheur provenant mystérieusement de sa mère morte ou de son père dont il redoute le caractère violent. Son appréhension augmente et le 31 décembre, après avoir laissé tomber quelques objets, ce qui l'étonne et lui paraît de mauvais augure, il s'endort après s'être enfermé à clef, contrairement à son habitude. Dans la nuit ses craintes incubent, et se réalisent tout à coup en rève sous forme d'une attaque d'épilepsie; le Morbus Sacer est bien en effet ce qui pouvait répondre le mieux à son attente de quelque chose à la fois mystérieux et néfaste ¹. Ce rêve est à considérer comme le prodrome du trouble hystérique; c'en est une ébauche qui, si elle s'était fixée telle quelle dans la mentalité superstitieuse du sujet, aurait probablement continué à se manifester au réveil par des crises hystéro-épileptiques. Mais cette ébauche, bien que symbolisant à merveille les appréhensions occultes que F. avait de sa mère, a vite été écartée comme étant inacceptable pour un tempérament vaniteux comme le sien. Déjà dans le rêve il s'insurge contre l'idée d'être atteint d'épilepsie — la maladie des tarés et des alcooliques. Il fallait trouver mieux. Il incube cette fois quelque chose de plus satisfaisant et aboutit, au matin du 1^{er} janvier, à la manifestation hystérique proprement dite: une paralysie de la parole, c'est-à-dire une affection qui le prive d'un de ses talents les plus beaux, celui de l'élocution... C'est une vraie calamité, dit-il!

Ouelle peut être la signification d'un trouble de ce genre qui le frappe dans la maison de son père, étant donné l'attitude méprisante et hostile qu'il prête à ce dernier? Il est probable qu'il s'agit de nouveau ici, comme pour la «parole emphatique», d'une réaction inconsciente, d'une défense contre ce sentiment. La paralysie qui l'atteint tout à coup va, vraisemblablement, apitoyer son redoutable père et peut-être lui servir de leçon. C'est pourquoi F. l'en informe d'une façon sensationnelle, anxieux de voir comment il réagira: « Je lui ai annoncé cela comme une grande nouvelle; je lui ai écrit sur un morceau de papier: Je ne peux plus parler, je dois être paralysé... Que penses-tu de cela?» Qu'allait-il penser en effet, le père de F., devant un pareil cataclysme, sinon ceci: Voici mon fils privé soudain de ses moyens de diction et d'élocution, mon fils devenu un «déchu intellectuel...» quelle calamité! Vraiment F. n'aurait pas mal choisi pour convaincre son père, car chacun sait qu'on remarque surtout les facultés d'autrui en voyant ce qu'il advient lorsqu'il les a perdues. Aucun autre procédé ne lui avait réussi: ses discours, ses ouvrages, ses éloquences n'avaient jamais rencontré que dénigrement. Quelle leçon pour ce père irréductible, que de le faire assister tout à coup au déclin des talents oratoires de son fils! Comme il est juste même, que ce malheur se produise

i En tant que réalisation d'un désir, ce rêve pourrait s'expliquer ainsi : une crise d'épilepsie dure un temps relativement court et peut ne pas se renouveler. Parmi les maladies mystérieuses et impressionnantes qu'il connaissait, F. en a choisi une qui, à certains égards, était la moins nuisible tout en fournissant le meilleur « rendement théatral » — si l'on peut s'exprimer ainsi.

sous son toit; calamité d'autant plus méritée par lui, que les jours précédents il avait fait sentir à son fils que cela lui était une charge d'avoir une personne à héberger. «Je trouvais que ce n'était pas bien de me faire une allusion à ça, dit F., puisque je n'étais là que pour quelques jours. » Le reproche était en effet peu aimable de la part du père... que tout cela lui vient donc bien! C'est à coup sùr qu'il va regretter son attitude passée, s'attendrir, et reconnaître enfin combien son fils était doué! ¹

Tel est le raisonnement le plus plausible que le malade a dû faire d'instinct. L'attaque rêvée d'épilepsie répondait aux funèbres appréhensions que lui procurait le souvenir de sa mère; mais c'était une maladie de taré qu'il a vite « expédiée ». Cette étrange et soudaine paralysie de la parole était impressionnante aussi; mais au lieu d'être une cause de honte, elle allait en définitive attirer l'attention du père sur les capacités du fils.

En forgeant son trouble notre malade semble avoir eu inconsciemment pour but d'émouvoir son père, de lui donner une leçon, et de le forcer à reconnaître enfin ses talents intellectuels dont un des principaux était celui de l'élocution. F. avait ce désir depuis longtemps sans arriver à y donner suite. Mais tout à coup, après un temps d'incubation favorisé par la crainte que quelque chose de mystérieux lui arrive, il a converti sa pensée en un symptôme d'apparence organique dont il ignorait lui-même le sens. Ce phénomène de la «conversion» est caractéristique de l'hystérie ².

¹ On remarquera que cela revient en somme à une punition infligée par F. à son père mais pour atteindre ce but le malade emploie inconsciemment un stratagème dont il est lui-même la première victime. Cette manière d'agir, surprenante à première vue, est une de ces réactions de nature infantile dont la psychologie courante offre de nombreux exemples. Certains enfants, pour «punir leurs parents», refusent de manger ou s'obstinent à bouder dans une chambre, quand bien même ils sont les premiers à en souffrir.

La psychogenèse ne rend compte que du trouble envisagé en gros, en tant que spasme entrainant une géne de la parole. C'est que c'était bien là, au point de vue fonctionnel, le point principal de cet état. Frappé d'abord de mutisme, F. est allé annoncer cette « calamité » à son père, comme une «grande nouvelle»; puis, lorsque la parole est revenue, elle était emphatique. On a vu la signification de ces symptômes; quant aux autres, comme l'asymétrie de la bouche ou la déviation de la langue, je les ai laissés de côté dans l'analyse. Ils ont apparu après que notre malade se fût mis à étudier, dans un dictionnaire de médecine, une affection qu'il craignait être la sienne. En outre, il avait fait un rapprochement entre son cas et celui d'un ami qui venait de mourir d'une paralysie, au cours de laquelle F. était allé le voir à plusieurs reprises. Ces symptômes secondaires s'expliquent donc suffisamment par la suggestion et l'imitation. Un signe a cependant frappé le malade tout au début: il a senti que sa lèvre pendait à gauche. Il ne m'a pas été possible dans une analyse aussi succincte où le côté sexuel, entre autres, a été négligé, de trouver la raison de ce phénomène; peut-être est-il en rapport avec une sensation hallucinatoire bizarre, que F. compare à un tuyau lui remontant dans le cou et venant se fixer à la gorge, toujours à gauche. Il aurait souvent pu toucher ce tuyau avec le doigt, mais n'a jamais réussi à le faire constater à un médecin. Il se demande si c'est ce qu'on appelle la boule hystérique?

4. Symbolisme d'un rite infantile.

M. Pl..., un étudiant qui se plaint de divers troubles neurasthéniques, a toujours été intrigué par un petit jeu auquel il s'est livré un certain temps dans son enfance alors qu'il avait 9 ans. C'était au cours d'un séjour d'été à la campagne ; il avait imaginé de fabriquer sur un trou de taupe, avec une ardoise et quelques pierres, une sorte de petit abattoir. Le jeu consistait à attraper des sauterelles et à les décapiter sur l'ardoise au moyen d'un caillou tranchant; puis, après en avoir sucé et parfois mangé les pattes, le gamin faisait disparaître les restes de l'animal dans le trou. Il opérait toujours de façon identique, rituelle pour ainsi dire, et cette manœuvre qui lui était venue spontanément à l'esprit constituait un de ses passe-temps favoris lorsqu'on le laissait s'amuser seul. Les jeux stéréotypés de ce genre dépendent souvent de tendances profondes plus ou moins perverses et sont parfois très tenaces. Il n'en a pas été ainsi dans le cas particulier. Non seulement Pl. ne se souvient pas s'être adonné à d'autres exercices analogues, mais encore il a pratiqué celui-ci exclusivement au cours de ce séjour d'été; ce fait à permis de démêler plus facilement le sens symbolique du rite, en recherchant dans quelles circonstances particulières l'enfant se trouvait à cette époque.

Les associations d'idées fournies par M. Pl. sont les suivantes : sauterelle-verte. La couleur était un des facteurs principaux de l'intérêt que ces insectes présentaient pour lui. Jamais il n'aurait eu l'idée de s'attaquer à un grillon, par exemple; il fallait que la bête sacrifiée fût verte. Or «vert» associe d'emblée un maître d'école, celui qui jouait le plus grand rôle pour Pl. à cet âge, et pour lequel il éprouvait une profonde aversion. « De tout temps, dit-il, même avant de l'avoir vu, alors que j'avais simplement entendu parler de lui, je me figurais que ce maître, qui représentait pour moi la force à laquelle j'aurais à me soumettre et que je détestais d'avance, devait être vert; mais je n'ai jamais compris pourquoi ». Il s'agit là d'un de ces phénomènes de synopsie que l'on observe quelquefois chez des individus d'un type nettement auditif, ou nettement visuel comme Pl.; leur cause est fort obscure. L'essentiel, pour la compréhension du rite, c'est de savoir que l'animal à décapiter et à enterrer devait être de même couleur que le maître détesté.

« Sucer ou manger des sauterelles » évoque de prime abord chez:

M. Pl. le vieux récit, qui s'était ancré dans sa mémoire enfantine, de Jean-Baptiste se nourrissant de sauterelles. « Cette histoire singulière s'était gravée dans mon esprit de petit garçon. Jean-Baptiste devait en outre, à mon idée, posséder une énergie et une force sans pareilles; car j'avais été frappé par un grand tableau qui se trouvait chez mes parents et qui montrait cet homme seul dans le désert. Il apparaissait de face, le corps fortement musclé et nu, à l'exception d'une ceinture en peau de lion qui lui entourait les reins. D'une stature immense, il représentait pour moi l'homme puissant par excellence, l'athlète auquel rien ne résiste». Il n'est pas surprenant que cette gravure ait impressionné à ce point le jeune Pl., quand on sait combien, à cet âge, la force physique et l'épaisseur des biceps sont un objet de culte et d'idéal.

Que faisait donc notre gamin lorsque, seul dans la campagne, il mangeait des sauterelles? S'il avait analysé sa fantaisie à cette époque, n'aurait-il pas découvert qu'en fin de compte il imitait tout simplement Jean-Baptiste — qu'il jouait à l'homme fort? Son acte symbolique avait même plus de précision qu'il n'en faut en général pour satisfaire l'imagination des enfants. Qu'on se rappelle combien d'entre eux, pour singer les cavaliers, se contentent d'un bâton en guise de monture; d'autres, perchés sur une planche, se figurent être capitaines de navire. De même, pour s'identifier avec Jean-Baptiste, l'homme qui lui inspirait tant d'envie et d'admiration, Pl. ne pouvait trouver mieux que de manger des sauterelles.

La seconde question qui se pose est la suivante: Pourquoi cette tendance singulière s'est-elle manifestée exclusivement au cours de ce séjour d'été, et jamais à une autre période? Quelles sont les circonstances spéciales qui, à ce moment, ont pu faire naître chez Pl. un rite aussi absurde? « Comme enfant, dit-il, j'étais extrêmement timide et craintif; je ne me sentais heureux qu'avec ma mère— je vivais dans ses jupons, pour employer l'expression qui définit le mieux mon caractère. J'évitais les autres gens. Mon père m'inspirait de la crainte et j'avais peur de lui; quant au maître d'école, j'en avais peur aussi et je le détestais. C'est pourquoi je me réjouissais tant des vacances d'été, car alors j'étais débarrassé de mes leçons et je pouvais rester le plus longtemps possible avec ma mère... Cet été mon père tomba gravement malade, ce qui ne lui était jamais arrivé, et pendant plusieurs semaines ma mère ne le quitta pas. Elle restait constamment dans sa chambre pour le soi-

gner, en sorte que je ne pouvais pas la voir. Cela me chagrinait de savoir mon père malade, mais cela m'agaçait surtout d'être privé de ma mère au bon moment de mes vacances. Ces heures passées tout seul dans la campagne me paraissaient interminables, et c'est alors que j'imaginai mon petit jeu des sauterelles».

L'enfant qui se sent faible en souffre, et il cherche par tous les moyens à compenser cette situation pénible; bien souvent il se plait à tourmenter de petits animaux, à chicaner des frères ou sœurs cadets, à imposer de mille manières autour de lui sa volonté de domination. Lorsqu'il se trouve en lutte avec des éléments plus forts que lui auxquels il ne peut rien directement, il se réfugie dans son imagination: il se voit tout puissant, il se venge en pensée. Passons au degré suivant, et le voilà qui brode et exécute sans y réfléchir — à la manière de certains aliénés — des fantaisies dont la signification échappe à sa réflexion consciente. Ainsi se constitue le « jeu rite », dont le sens symbolique est parfois très difficile à déchiffrer.

Au cours de cet été critique le jeune Pl. n'aurait pas demandé mieux que de se substituer à son père - l'homme dont il redoutait l'autorité comme celle du maître d'école — et de monopoliser à son tour les sollicitudes maternelles dont il avait si envie. La réalité ne le lui permettait pas ; il se sentait petit et délaissé. C'est alors, au milieu de circonstances ambiantes favorables, qu'il a imaginé inconsciemment son jeu enfantin et inintelligible à première vue. Tuer la créature verte, symbole de « l'ennemi héréditaire » qui le tenait éloigné de sa mère, c'est-à-dire le maître en temps habituel et le père à cette époque déterminée; manger ensuite la sauterelle afin de simuler « l'homme fort » et se sentir ainsi pour un instant l'égal du maître ou du père, - voilà, dans ses grandes lignes, le sens du rite. Il est probable que les autres détails stéréotypés de cette opération, comme celui qui consistait à décapiter l'animal ou à en faire disparaître les restes dans le sein de la terre, possèdent aussi une signification profonde qu'une analyse méticuleuse aurait pu mettre en évidence 1.

Le choix du symbole sauterelle est déterminé, dans le cas particulier, par deux facteurs au moins: d'une part la couleur verte, associée dans l'esprit de Pl. au maître (ou au père) dont il aurait voulu se débarrasser, — d'autre part la qualité de cet insecte d'avoir servi de nourriture à un homme que Pl. se figurait être tout puissant. A comparer avec le symbolisme hallucinatoire de notre 2^{mo} cas: la vision de sang aux mains y représente à la fois une image de culpabilité et de retour de règles. Dans les exemples de ce genre on dit que le symbole est «surdéterminé».

5. Symbolisme d'un dessin d'aliéné. 1

Un dément paranoïde du nom de Siebenthal, ancien électricien de 38 ans, est interné depuis plusieurs années. Il s'imagine, entre autres idées délirantes, avoir découvert la télégraphie sans fil; mais on l'aurait arrêté pour l'enfermer, sans aucun droit, au moment même où il allait construire l'appareil. Il porte toujours sur lui un carnet rempli de griffonnages qu'il ne montre pas volontiers. En 1915, un jour qu'il m'avait permis de le feuilleter sous ses yeux, je tombe sur le dessin suivant: un petit rectangle d'un demi à un cen-



timètre de côté, partagé par une diagonale avec un cercle au milieu. Je demande à S. la signification de cette figure. Il m'explique alors que c'est un drapeau qu'il a inventé pour la corporation des électriciens et des télégraphistes dont il est le chef. S. dit avoir travaillé près d'une année à la confection de son drapeau avant d'aboutir à ce modèle parfait qui le contente à tous les points de vue. Les deux moitiés de l'emblème sont censées être l'une jaune, l'autre bleue, et le disque blanc.

Ces différentes couleurs se justifient ainsi: Le jaune, «parce qu'il représente la matière première, l'ambre et le soleil; sans le soleil on n'aurait rien du tout; l'ambre, puisque c'est de là que Thalès a découvert l'électricité 700 ans avant J.-C.» Le bleu, c'est «le ciel, l'air où l'onde circule». Le blanc est «la couleur des armoiries de V..., d'où je suis originaire; il faut que ma ville figure dans ce drapeau qui doit représenter tout, en cas de naufrage.» Le bleu et le blanc ensemble représentent la Grèce, «qui doit figurer aussi car moi je m'appelle Siebenthal, et c'est Thalès qui a découvert l'électricité; il était grec, de Milet.» Tous ces renseignements, d'ailleurs exacts, ont été puisés dans un dictionnaire par notre malade.

Continuons avec S. ce voyage d'instruction. Pourquoi le blanc at-il une forme arrondie? « Blanc est rond à cause des rondelles de papier qui servent à copier l'alphabet Morse ». Il entend par là les disques blancs formés par les rubans de papier enroulés sur eux-

¹ Cas observé à la Clinique psychiatrique du Prof. Weber, à Genève. Sur le symbolisme des dessins d'aliénés, voir la thèse publiée récemment par le Dr Osman, ancien interne de la clinique, Evolution visuelle d'une démence précoce, 1918; et celle de Willimann, L'Histoire de Joseph Heuer, 1911.

mêmes, dont on se sert au poste récepteur. Le blanc est rond aussi parce que «moi, je m'appelle Siebenthal; alors cela représente la cible, qui est ronde.» Pourquoi le drapeau est-il partagé obliquement? Parce que les pavillons de signaux, que S. a vu employer lors d'un voyage en mer, sont souvent triangulaires. Et aussi parce que «comme moi je suis bernois, les armoiries de Berne ont une bande en biais (avec l'ours), et s'il arrive un naufrage on doit mettre le drapeau en berne... Dès qu'on hisse le drapeau cela veut dire : le patron des électriciens a parlé, il y a danger, il faut venir; si on le met en berne, ça fait venir les gens plus vite encore.» On voit que cet insigne, si simple à première vue, symbolise pour S. une quantité de choses qui ont trait à lui-même ou à la corporation dont il se croit le chef. Il en est pleinement satisfait car «on ne peut pas faire mieux, dit-il; tout est combiné de manière qu'il n'y ait point de reproche à faire au drapeau. Même le pape l'envierait puisque les couleurs du St-Siège sont le jaune et le blanc».

La composition du drapeau de S. ne le cède en rien à celle des armes héraldiques les plus authentiques, dont chaque figure a aussi à l'origine un sens précis. Le malade indique d'emblée, jusque dans les moindres détails, pour quelles raisons il a donné telles formes ou telles couleurs à son emblème. Ce cas diffère donc des précédents en ce que le symbolisme y est tout à fait conscient; mais il sort d'une conscience singulièrement altérée!

On pourrait se demander si les explications fournies par S. ne sont pas fortuites, si elles ne lui sont pas venues à l'esprit au moment ou il à été interrogé; il aurait en somme greffé sur ce dessin insignifiant les lubies qui lui traversaient la tête à cette minute. Il ne semble pas que ce soit le cas : la combinaison de son drapeau est trop bien agencée pour n'avoir pas été le résultat, comme il le dit, de tout un travail préparatoire. En outre, lors d'une visite faite au malade en 1918 (je ne l'avais pas vu entre deux), j'obtiens, non sans peine, qu'il me montre de nouveau son carnet; j'y cherche le même dessin sur lequel personne n'avait attiré son attention dans l'intervalle. Je prie S. de m'en fournir l'explication, et il commence alors à me débiter, presque mot pour mot, celle qu'il m'avait donnée trois ans auparavant. Elle n'avait donc pas été improvisée au hasard, mais répondait bien à quelque chose d'essentiel pour lui; il la complète encore sur certains points. Par exemple il m'apprend que le jaune se justifie aussi parce que les pavillons de santé (de quarantaine) sont jaunes : «or étant enfermé dans une maison de santé à tort, je veux qu'on le sache». En outre «santé» est formé de san qui est une abréviation de la télégraphie sans fil, et de té qui se trouve dans les mots télégraphiste et électricité.

Si on le pressait davantage, S. continuerait sans doute à échafauder à l'infini des raisonnements analogues, aussi peu consistants les uns que les autres, dont il ne serait néanmoins pas possible de lui montrer l'inanité. Un jour je m'avise de lui insinuer qu'un peu de couleur rouge ferait bien dans son drapeau au point de vue esthétique, ou que le disque pourrait être remplacé par un carré; il me jette alors un regard de mépris... et de pitié, puis il se fâche. J'ai évidemment commis, sans m'en apercevoir, un sacrilège!

L'intérêt de ce cas réside dans l'importance énorme que notre malade attribue à l'emblème qu'il a fabriqué, comme s'il s'agissait d'une affaire d'état, contrastant avec l'extrême futilité des motifs qui ont guidé son imagination. C'est un assemblage déplorable, une véritable macédoine d'associations insolites et superficielles, d'arguments absurdes et de jeux de mots ineptes. Tout cela, il le prend au sérieux. De telles façons de penser s'observent fréquemment chez les déments précoces.

Librairie KUNDIG, éditeur, Genève.

ARCHIVES DE PSYCHOLOGIE

Les Archives de Psychologie, publiées par Th. Flour Claparède, le volume Collection des 46 premiers volumes (1901-1916)	r. 45.— Fr. 485.—
Les mémoires suivants, extraits des « Archives de Psychologie vente séparément :	o, sont en
Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glosse 24 figures, par Th. Flournoy	Fr. 5.50
Esquisse d'une théorie biologique du sommeil, par Ed. CLAPARÈDE Le fascicule contenant ce mémoire se vend 6 fr.	Epuisé.
Expériences collectives sur le témoignage, avec fig et pl. par la REDE. Epuisé. Le fascicule	Ed. CLAPA- Fr. 4.—
Le fascicule contenant ce mémoire, ainsi qu'une étude de Varen	Epuisé.
Les rieals d'enfants, est de 3 fr. 50.	
Le Laboratoire de psychologie de Genève, par Ed. Claparède. Recherches expérimentales sur quelques processus dans l'hypnos Claparède et W. Baade	se, par Ed.
CLAPARÈDE et W. BAADE	épond, par
Observations sur le langage intérieur des enfants, avec 13 fig., p	oar A. Le- Enuisé.
ED CLAPAREDE Observations sur le langage intérieur des enfants, avec 13 fig., p MAITRE Fritz-Algar, histoire et guérison d'un trouble cérèbral précoce, p MAITRE Recherches expérimentales sur l'éducabilité et la fidélité du t	oar A. Le- Fr. 4.—
Recherches expérimentales sur l'éducabilité et la fidélité du tavec 6 fig. et 1 pl., par M. Borst	émoignage, Fr. 3.50
Expériences sur le rôle de la récitation comme facteur de mét par D KATZAROFF	morisation, Fr. 1.25
Recherches expérimentales sur le dessin des écoliers de la Suisse avec fig. et pl., par E. IVANOFF	e romande, Fr. 3.—
avec fig. et pl, par E. IVANOFF	Fr. 2.—
La vanité de l'expérience religieuse, par A. LEGLÈBE	Fr. 2.—
Contr. à l'étude de la récognition, par D. Katzaroff, avec note su tion et moiîté, par Ed. Claparède.	Fr. 3 —
Alfred Binet, notice biograph, avec 1 portr., par Ed. CLAPAREDE	Fr. 3.50 Fr60
Les tests de Binet et Simon et leur valeur scolaire. Exploration de tests, par Mile A. Descœudres (le fascicule)	
Les enfants anormaux sont-ils des amoraux, par M ^{le} A. Descœudres Revue et bibliographie de psychologie religieuse, par G. BERGUEF	Fr. 0.75
nevue et bibliographie de psychologie rengieuse, par d. Bibliogie	Fr. 3.50

A LA MÊME LIBRAIRIE

Psychologie de l'Enfant et Pédagogie expérimentale, par Ed. CLAPARÈDE, 7^{me} édition, remaniée. Un vol. in-8°, 571 p., 43 fig. Fr. 40.— VIe Congrès international de Psychologie, Genève, 410. Rapports et comptes-rendus, publiés par Ed. CLAPARÈDE. Un vol. gr. in-8°, 877 p., 24 fig. Fr. 20.— IIe Congrès international de Philosophie, Genève, 404. Rapports et Comptes-rendus, publiés par les soins du De Ed. CLAPARÈDE. Un vol. gr. in-8° de 974 pages, avec 47 fig. dans le texte et 5 portraits hors texte. . Fr. 25.—